

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 " " six mois, 14 " "
 " " un an, 25 " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIEN et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIEN et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 30 Juillet 1867.

Elections des 3 et 4 août 1867.

CONSEIL GÉNÉRAL.

Canton de Roubaix - Ouest.

CANDIDAT :

M. le comte MIMEREL, sénateur, conseiller sortant.

Canton de Roubaix - Est.

CANDIDATS.

M. A. DELFOSSE, vice-président de la caisse d'épargne, membre de la Chambre consultative.

M. PIERRE CATTEAU, Conseiller municipal, fabricant à Roubaix.

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT.

Canton de Roubaix - Ouest

CANDIDATS :

M. J. RENAUX-LEMERRE, adjoint au maire de la ville de Roubaix, vice-président de la commission des hospices.

M. A. STOEN-PIN, membre du Conseil municipal.

Canton de Roubaix - Est.

CANDIDAT :

M. JEAN LEFEBVRE, conseiller sortant.

BULLETIN.

Nous avons publié samedi en dernières nouvelles, une dépêche de l'agence Havas, annonçant, d'après les journaux de Berlin, qu'une note française relative au Schleswig, avait été remise au gouvernement prussien. Le soir même, le petit *Moniteur* publiait à Paris, une note ainsi conçue : « Un grand nombre de journaux allemands assurent qu'une note a été remise au cabinet de Berlin par le chargé d'affaires de France au sujet de la question du Schleswig. Ces affirmations d'un fai-

matériellement faux ont malheureusement pour effet, sinon pour but, d'accréditer dans le public les notions les plus erronées relatives à la nature des rapports qui existent entre les deux gouvernements. Il n'a été remis ni lu aucune note au cabinet de Berlin, ni sur les affaires de Schleswig, ni sur aucune autre question. » S'il est vrai, comme l'affirme le *Moniteur* qu'aucune note française n'a été remise à Berlin, pourquoi l'agence Havas, dont les dépêches sont contrôlées par le gouvernement, a-t-elle été autorisée à transmettre une nouvelle fautive, et d'une nature aussi grave ? Se moque-t-on des journaux français et de leurs lecteurs ?

Venant à la rescousse de la petite feuille à un sou, le grand *Moniteur* a d'abord reproduit le petit entrefilet ci-dessus, et contenait en outre, hier, l'article suivant :

« Divers organes de la presse française ou étrangère publient comme exactes des assertions qui seraient de nature à porter le trouble et l'inquiétude dans les opérations du commerce et de l'industrie. »

« On allègue avec persistance que nos relations internationales sont tendues et autorisent le pressentiment d'un conflit plus ou moins éloigné. Pour rendre ces indications vraisemblables, on annonce que des camps nouveaux vont être formés sur notre frontière de l'Est, que des préparatifs militaires se poursuivent avec activité au ministère de la guerre, et que l'effectif de notre armée est maintenu au chiffre qu'il avait atteint vers la fin du mois d'avril dernier. »

« Ces bruits sont dénués de tout fondement. Ils ne peuvent avoir leur naissance et leur propagation qu'à des passions hostiles, à des spéculations intéressées et à une crédulité regrettable. »

« La vérité est celle-ci : le gouvernement de l'empereur ne se trouve en présence d'aucune question diplomatique de nature à modifier ses rapports pacifiques et amicaux avec les diverses puissances. »

« Le cabinet de Florence a pris les mesures les plus énergiques pour protéger contre toute tentative les frontières pon-

tificales, la convention du 15 septembre 1864 sera ré-olument exécutée. »

« Aucun camp nouveau ne doit être créé dans l'intérieur ni sur les frontières de l'empire. Les classes de 1860 et de 1861 ont été renvoyées en totalité dans leurs foyers depuis le 1^{er} juin. L'armée active nese compose donc dans ce moment que des quatre contingents appartenant aux classes de 1862, 1863, 1864, 1865. La classe de 1866 sera incorporée vers la fin du mois du mois d'août, mais l'intention du gouvernement est de faire rentrer dans ses foyers, à la même époque, la classe de 1862. A partir du 1^{er} septembre, comme aujourd'hui, l'armée active ne comprendra donc que les contingents de quatre classes sur sept. »

« L'effectif en chevaux a été sensiblement accru par suite des achats faits au mois d'avril, mais le ministre de la guerre a décidé que huit à dix mille de ces chevaux seraient remis entre les mains des agriculteurs, et cette mesure est en voie d'exécution. »

« Le gouvernement a la confiance que des déclarations aussi précises dissiperont les incertitudes qui avaient pu s'emparer de l'opinion publique. »

L'opinion publique appréciera la valeur des déclarations gouvernementales; pour nous, nous les avons vu si souvent démenties par les faits, que nous ne leur accordons qu'une médiocre confiance. Cependant dans l'intérêt de la France, dans celui de notre commerce et de l'industrie, nous devons souhaiter qu'il n'y ait pas ici un nouvel acte de la politique de l'équilibre. »

Dans sa séance de dimanche, la chambre des députés d'Italie a adopté, par 204 voix contre 58, l'ensemble du projet de loi sur le patrimoine ecclésiastique. Voilà l'instrument financier entre les mains de M. Rattazzi. Nous allons voir l'usage qu'il en saura faire. »

Les nouvelles de Rome sont, depuis deux jours, moins rassurantes. Un corps d'observation de 12 à 15,000 hommes aurait été placé sur les frontières pontificales. La plus grande activité règne dans

les sphères élevées de l'armée et de la marine. L'amiral Kiborty, aurait reçu des dépêches pressantes pour tenir réunies les forces placées sous ses ordres et se préparer à partir pour une nouvelle destination. »

Le choléra n'a pas disparu sans cependant faire de grands progrès. »

Le Saint-Père, voulant rester au milieu de son peuple, dans cette situation critique, a ajourné son départ pour Castel-Gandolfo. »

J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix

Paris, 28 juillet.

Vous connaissez les bruits qui courent en France et en Europe sur l'éventualité d'une lutte prochaine entre la France et la Prusse. Non seulement on la regarde comme inévitable, mais encore on s'occupe des alliances ou tout au moins des neutralités bienveillantes sur lesquelles chaque puissance peut compter. Cependant comme on ne peut pas raisonner indéfiniment sur des hypothèses on avait depuis quelques jours répandu le bruit d'une intervention diplomatique de la France dans l'affaire du Sleswig. Les journaux allemands, comme les journaux français, ne s'en montraient pas surpris et cherchaient à en déduire les conséquences naturelles, qui, dans l'esprit de tous, devaient aboutir à un conflit. Le *Moniteur du soir* a publié, une note que reproduit le *Moniteur* de ce matin. L'envoi d'une communication diplomatique à Berlin est formellement démenti, et il est dit que l'on cherche à abuser le public sur la nature des relations entre les cours de Paris et de Berlin. Malheureusement le journal officiel se borne à démentir le bruit de l'envoi d'une note diplomatique; et il ne dit pas, comme il l'a fait précédemment, que les relations sont excellentes entre la France et la Prusse, et vous verrez qu'on dira que cette déclaration n'aura pas suffi pour rassurer l'opinion publique. D'ailleurs les prédictions sinistres continuent de nous arriver de tous côtés; ainsi l'on a démenti l'appel préliminaire du contingent de 1868 en France; mais voici qu'on assure que le gouvernement prussien procède déjà aux opérations préliminaires pour le recrutement de 1868, et l'on parle des préparatifs de guerre qui se font au grand jour dans toute l'étendue de l'Allemagne soumise à l'hégémonie de la Prusse. L'es-

prit de contradiction a chez nous de si profondes racines que la note du *Moniteur* ne calmera aucune des inquiétudes qu'elle semblerait devoir effacer. »

Le Sénat a tenu hier sa dernière séance dans laquelle il a voté à l'unanimité les lois de finances. Il n'y a pas eu à proprement parler de discussion; seulement M. de Persigny a profité de l'occasion pour prononcer un discours que dans tout autre occasion on eût appelé un discours-ministre. Plus que jamais M. de Persigny a mérité le titre de docteur de l'Empire. Ce n'est à nos yeux ni un blâme ni un éloge. Il a traité un sujet fort intéressant et que les derniers événements législatifs ont mis à l'ordre du jour : la responsabilité de l'Empereur. Il a exposé que cette responsabilité vis-à-vis de la nation devait être envisagée dans son universalité et ne pouvait être invoquée dans le détail des affaires. L'argumentation de l'honorable duc, nous paraît, si nous osons nous servir de cette expression, tout à fait puérile. Il est évident que la responsabilité du Souverain ne peut être invoquée pour des faits qui ressortissent des tribunaux, aux divers degrés hiérarchiques; mais M. de Persigny ne réfléchit pas qu'en plaçant trop haut la responsabilité du prince, il tombe dans un travers analogue à celui des déistes qui placent la divinité si haut au dessus des mortels qu'ils la désintéressent complètement de la vie de l'humanité et n'en font plus qu'une abstraction. M. de Persigny en terminant, n'a pas manqué de faire allusion à son projet d'un emprunt national destiné à consolider la dette flottante et à achever de grands travaux publics. »

L'Union attrape ce matin le *Século* avec beaucoup d'à propos. M. de la Bedollière convoque les patriotes à assister à la messe qui sera dite demain lundi pour le repos des âmes des victimes de juillet 1830. L'Union répond : « mais vous croyez donc à l'efficacité de la messe, à l'immortalité de l'âme, au paradis et à l'enfer; »

La Commission impériale de l'Exposition a fait placarder sur les murs de Paris des milliers d'affiches annonçant le concert international d'aujourd'hui. Il y a jusqu'à 40 affiches à la suite les unes des autres. Enfoncés Millaud, Pierre Petit, Nadar, Sohier, le cirque américain. et tous les charlatans !

CH. CAROT.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 31 JUILLET 1867.

— 16 —

L'ANGE

DES

FRONTIÈRES

— X —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 28 juillet).

Dans la clairière, les troncs noirs et dénudés couchés sur la terre semblaient plus sombres qu'à l'ordinaire, et la belle rivière elle-même paraissait plus turbulente et plus houleuse. Pourtant on ne pouvait distinguer aucun vestige des sauvages; ils avaient disparu, emportant, selon leur coutume, leurs morts et leurs blessés, mais de nombreuses et larges flaques de sang sur la terre gresse, que la pluie n'avait qu'imparfaitement fait disparaître, étaient des témoignages irrécusables du carnage qui venait d'avoir lieu.

Avant qu'il ne fit jour, Dingle et Peterson étaient déjà dans la forêt. Ils voulaient s'assurer si les Shawnies s'étaient réellement retirés ou non. Ils revinrent au fort avec la conviction que l'ennemi n'était plus dans le voisinage, et qu'il n'y avait plus rien à craindre. Les colons, reconnaissants et joyeux, rapportèrent dans leurs cabanes les meubles et les objets précieux qu'ils avaient mis en sûreté dans le fort, et à midi, la colonie avait déjà repris son air de sérénité ordinaire. En même temps une sentinelle racontait au commandant qu'elle avait aperçu dans la forêt un Indien qui évidemment cherchait à mal.

« Couchez-le en joue à la première occasion, et envoyez-lui une balle dans la tête, » répondit le commandant.

La sentinelle, rassurée par cet ordre, retourna tranquillement à son affût. C'était le seul factionnaire qui fût resté à son poste. Le rapport de nos amis Dingle et Peterson ayant paru au commandant assez rassurant, il permit à ses hommes de prendre un peu de repos pendant le reste de la journée.

De temps en temps, cet unique factionnaire parvenait à entrevoir l'objet de sa soupçonneuse vigilance, mais il se passa longtemps avant qu'il pût trouver l'occasion de l'ajuster; il se trouvait si bien à l'abri, il passait si lestement d'un arbre

un autre qu'il paraissait impossible de l'atteindre; mais à la fin, perdant patience, le factionnaire mit en joue, et fit feu sur celui qui supposait être un ennemi.

« Dis donc ! vieux dromadaire, sur qui tires-tu donc ? » lui cria notre ami Jenkins, indigné, en s'avancant majestueusement dans la clairière.

La sentinelle, au comble de l'étonnement, laissa glisser sa carabine, et fixa, bouche béante, celui qui prononçait ces paroles, en le reconnaissant parfaitement. Jenkins, qui supposait que c'était la peur qui talonnait son ancien camarade, redevenant aussitôt fanfaron comme à son ordinaire, quand le danger était passé, et réitéra sa demande.

« Dis-moi donc sur qui ou sur quoi tu as cru tirer. Suppose que la balle m'eût atteint, il y aurait eu de quoi t'en vanter, hein ! Allons donc ! Ne prends donc pas ton grand air innocent pour me faire gober que ce n'est pas toi ; je t'ai vu me coucher en joue et faire feu. Que je sois damné si je ne te rends pas, tôt ou tard, la pareille, mon cher. »

Pendant cette altercation, Peterson et plusieurs autres apparurent sur la plate-forme, et riant à gorge déployée de la mine cocasse des deux interlocuteurs. Jenkins, en effet, avait un aspect des plus comiques et des plus curieux à la fois.

Long et osseux de sa nature, il semblait en ce moment allongé du double dans ses vêtements étriqués et collés par la pluie sur son maigre individu. Il était superbe d'indignation en s'avancant vers la sentinelle; on eût dit un pieu mouvant.

« Me répondras-tu, à la fin : sur qui as-tu tiré ? »

« Comment ! mais sur toi, mon garçon, » interrompit le commandant qui faisait mille efforts pour conserver sa gravité.

Jenkins, atterré, répondit par une exclamation de rage concentrée; puis, franchissant l'enceinte, il entra dans le fort avec la rapidité d'une flèche, en gesticulant d'une façon très-significative. La sentinelle, qui à grand-peine s'était composée un visage sérieux, éclata de rire à son tour comme les autres, et résolut de continuer la plaisanterie. Elle ne souffla mot et prit une mine piteuse, pour donner à croire à Jenkins qu'elle avait de lui une peur affreuse à cause de sa méprise. Elle se tenait timidement derrière ses camarades quand Jenkins, monté à son tour sur la plate-forme, l'apostropha ainsi :

« C'est toi, l'homme ? Allons, mon garçon, arrive ici ; il faut que je te tue à moitié. »

« C'est bien fait ; bravo ! Jenkins, flanque lui une bonne réclée ; il aura soin, une autre foi, de ne plus faire feu sur

toi, dit en intervenant Dick Dingle, qui jouait la plus chaleureuse indignation.

« C'est ça ! c'est ça ! répétaient les autres en chœur ; allons ! maître longues jambes, paye-le et comme il faut ! »

« Oui, dit Jenkins encouragé par l'assentiment de la galerie ; viens ici, que je te donne une leçon, vieux lâche que tu es. » Et, en disant ces mots, notre brave se mit en garde.

Les soldats poussèrent la sentinelle, qui simulait une peur terrible, et se retirèrent à quelques pas pour laisser les deux champions en présence. Le factionnaire, que le jeu sans doute commençait à impatienter, lui dit d'un ton brusque : « Eh bien ! voyons, que me veux-tu ? »

« Je veux... je veux... que tu restes tranquille, afin que je puisse te battre à mon aise, là. »

« Commence, alors. Mais je vous promets à tous ici la goutte si, en deux minutes, je ne lui ai pas ouvert la tête. »

A ce brusque changement, la stupéfaction de Jenkins fut extrême : ses mains s'ouvrirent, ses bras tombèrent le long du corps et il balbutia :

« Qu'est-ce que tu dis ? »

« Viens donc !... viens donc !... dit la sentinelle marchant sur son adversaire, et devenant aussi fanfaronne à son tour que l'autre l'avait été jusque-là. »

« Tu as tiré sur moi, n'est-ce pas ? »